Zeitschrift: Le messager suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France

Herausgeber: Le messager suisse de France

Band: 5 (1959)

Heft: 4

Artikel: Je ne suis pas féministe

Autor: Steinlen, Marguerite

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-849213

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Je ne suis pas féministe

par Marguerite Steinlen

Tel est le propos que tiennent de nombreuses femmes, en Suisse et ailleurs. Il révèle des traits inconscients de leurs caractères. D'abord, elles désirent qu'on croie qu'il n'y a pas d'autres vocations que la leur, le « Kinder, Küche, Kirche ». Elles sont bien un peu vexées de leur rôle subalterne, mais elles veulent plaire à un mari, à des supérieurs, qui, eux, sont flattés de ne pouvoir être comparés à des femmes, tant leur supériorité est évidente. Ils sont contents aussi du manque de solidarité qui affaiblit beaucoup la position de Marie, par rapport à celle de Marthe. De là à surestimer la valeur de Marthe, qui leur est si utile en s'occupant du ménage, il n'y a qu'un pas. Comme on le sait, la rancœur de Marthe est historique. Elle est celle des sacrifiés qui savent qu'ils n'on pu développer leur personnalité, ni trouver de réponses à leurs aspirations. Quant au droit de vote, ce n'est qu'un symbole. Ce qui est plus important, ce serait d'obtenir une égalité de droits, l'indépendance due à tout être humain capable de travailler pour vivre et de payer des impôts.

Les femmes suisses, auxquelles on refuse ces droits, sont-elles moins capables que d'autres, d'accéder à la dignité humaine moyenne ? Et surtout les qualités inhérentes à la nature féminine, sont-elles moins intéressantes pour la conduite d'un Etat, que celles des hommes ? Enfin, à chances égales, et dans une ambiance favorable sont-elles moins brillantes que les hommes, qui ne sont pas tous des génies ?

L'exemple de Mme de Staël répond lumineusement à ces questions. Elle eut, dès son berceau, des chances exceptionnelles ; elle en fit une vie exceptionnelle, elle devint l'un des seuls écrivains mondialement connus d'origine suisse et tout en mettant au monde cinq enfants, déploya une activité prodigieuse. Genevoise par son père, Jacques Necker, ministre des finances de Louis XVI, vaudoise par sa mère, née Suzanne Curchod, elle-même fille d'un pasteur de Crassier, Germaine Necker est née à Paris. Elle bénéficia de la culture de sa mère, dans un milieu qui compta tous les hommes éminents de l'époque. La précocité de son esprit fait pâlir celle d'une Minou Drouet : à l'âge où l'on joue à la poupée, elle écrit des poèmes et des pièces de théâtre. A dix ans, « elle parlait avec une facilité et une chaleur qui étaient déjà de l'éloquence, et les hommes, les plus marquants par leur esprit, étaient ceux qui s'attachaient davantage à la faire parler ». Pas très jolie, mais vive, gaie, jamais à court de projets et d'amusements, elle fut bientôt un centre d'attraction et déploya un sens bien féminin de la vie de société, animée par cet art en voie de disparition : la conversation. Lors d'un séjour à Lausanne, chez sa grand'mère Curchod, — elle avait 7 ans —, elle fut invitée à goûter chez des cousins vaudois. En rentrant, avec sa pétulance habituelle, elle se précipita dans les bras de sa grand'mère en s'écriant : « Je me suis ennuyée, ils étaient assommants, les cousins. » Alors Mme Curchod prononça une parole mémorable : « Comment, mon enfant ? On peut s'ennuyer dans un endroit où tu es ? » A bon entendeur, salut. La petite Germaine fut toute sa vie quelqu'un avec laquelle on ne pouvait s'ennuyer.

Son pays d'origine l'a marquée par hérédité, par éducation première protestante, du moins fut-elle soustraite aux difficultés verbales qui compromettent souvent les moyens d'expression des Suisses. Elle ne subit pas non plus l'influence de la classe sociale prédominante, la bourgeoisie, qui impose son genre de réussite matérielle, ses rites, ses slogans, ses malaises et surtout sa conception des femmes et de leur destinée. Par extension, cette conception implique une méconnaissance profonde de la communion fraternelle. Mme de Staël, au contraire, fut une amie incomparable, aussi bien pour les petits que pour les grands, pour les hommes que pour les femmes. Elle sauva, au péril de sa vie parfois, quantité de gens pourchassés par la révolution de 1789. Elle abrita les uns, nourrit les autres, se dépensa sans compter.

Les tendances actuelles de la littérature exigent qu'on lui préfère Benjamin Constant ; « Adolphe » à « Corinne ». Les relations, la fortune de Mme de Staël, sa vitalité, de son génie, ont servi de tremplin à ce Vaudois joueur et misogyne. Sans elle, il n'aurait fait qu'une carrière médiocre et n'aurait pas pu devenir le caméléon de la politique française. Humainement, leurs personnalités ne peuvent se comparer. En écrivant « De l'Allemagne », elle créa un genre : la littérature comparée. Et c'est elle qui lança la première un mot qui devait faire fortune : « Désormais, il faut avoir l'esprit européen. »

Ses démêlés avec Napoléon qui, en la persécutant la traita en rivale non négligeable, sont célèbres. Napoléon ne considérait les femmes que sous l'angle du repos du guerrier ou comme les partenaires de ballets roses. Le code Napoléon s'en ressent et ses effets ne sont pas encore effacés. Du moins que la manière dont Mme de Staël sut utiliser ses chances humaines, soit une utile démonstration. Certes, l'exercice du génie féminin est infiniment plus difficile dans une société faite pour ou par les hommes, mais il se pourrait qu'il soit considéré comme un complément indispensable à l'organisation humaine ? Prenons patience.

Marguerite STEINLEN.